慶應義塾大学学術情報リポジトリ
Keio Associated Repository of Academic resouces

Title	La situation de Magie : L'argent, l'occulte et la rumeur chez Stéphane Mallarmé
Sub Title	『魔術』の位置 : ステファヌ・マラルメにおける金銭とオカルト、そして風聞
Author	宮林, 寛(Miyabayashi, Kan)
Publisher	慶應義塾大学藝文学会
Publication year	1993
Jtitle	藝文研究 (The geibun-kenkyu : journal of arts and letters). Vol.63, (1993. 3) ,p.58(299)- 68(289)
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	松原秀一教授退任記念論文集
Genre	Journal Article
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-00630001-0068

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

La situation de *Magie*
—L'argent, l'occulte et la rumeur chez Stéphane Mallarmé—

Kan MIYABAYASHI

I. De tous les textes du corpus mallarméen, *Magie* (1893) est le premier à parler explicitement de l'économie politique, une de ces《deux voies》, avec l'esthétique, de《l'investigation mentale[1]》, dont une tentative de théorisation sera reprise dans certains articles de la *Revue Blanche* (1895). Que les réflexions de Mallarmé sur l'économie politique soient menées dans la perspective de la littérature comme exclusive de toute autre activité humaine, voilà ce qu'annonce, en apparence du moins, le deuxième alinéa de *Magie* dans sa version préoriginale :

> Voici un inattendu fait-divers, probant ; au sujet duquel je m'intéresserai à quelques réflexions, finalement, comme toujours, orientées vers la Littérature[2].

Cette déclaration d'intention, anodine en elle-même, qui semble introduire à une causerie littéraire de bon ton, marque en fait une prise de position pour le moins problématique. Car, dans l'ordre des faits socio-politiques, qui néglige l'écriture comme processus, celle-ci ne pouvant avoir aucune incidence réelle sur les valeurs socialement reconnues, maintenir l'exclusivité de la littérature revient à ne pas poser la question, dans la mesure où la réponse est présupposée par la formulation même du problème, laquelle apparaîtrait alors comme une

de ces précautions purement oratoires. D'après donc la réponse présupposée, le rapport de la littérature au socio-politique se résout en une affirmation catégorique, sans compromis possible, définitive, qui clôt le débat ou ne l'ouvre même pas : une attitude de total désintérêt vis-à-vis de la vie politique contemporaine. Nombre d'écrivains fin de siècle auraient pu s'accommoder d'une telle position sans inconvénient notable ; tout au plus y auraient-ils trouvé une reconnaissance positive de leur activité, voire même une confirmation officielle de leur état d'exception, à condition toutefois d'accepter le maintien du *statu quo*. Mais, dès qu'il s'agit de considérer l'écrivain sous l'éclairage de la circulation de son produit comme valeur, le problème de la littérature en relation avec le socio-politique prend une tout autre allure, et c'est précisément de cet aspect-là que Mallarmé se propose de déplier les implications théoriques.

II. La genèse de *Magie* est déterminée par trois facteurs, d'ordres journalistico-littéraire, événementiel et poétique, dont il convient d'interroger ici les deux premiers, lesquels ont pour enjeu la mise en parallèle de l'alchimie et de l'économie politique. D'abord, la conjoncture littéraire dans son implication mass-médiatique, qui met en scène plusieurs écrivains fin de siècle, dont le plus significatif pour notre propos—Joris-Karl Huysmans—est cité dès le premier paragraphe de *Magie*, en raison, semble-t-il, de la valeur éminemment paradigmatique de son roman. Le texte en question—*Là-bas*, pour le nommer—, ce roman du satanisme moderne, est construit sur une double intrigue : d'un côté, une biographie romancée de Gilles de Rais, reconstituée à partir de documents plus ou moins fiables ; de l'autre, un reportage piquant sur les pratiques du satanisme dans le Paris du XIXe siècle finissant. Or, *Là-bas* propose, dans le premier chapitre qui élabore le

programme du roman tout entier, un rapprochement entre le diabolique et l'argent, comparaison qui peut surprendre au premier abord, mais qui au fond n'a rien de particulièrement insolite, si on pense par exemple au *Second Faust* où l'invention du papier-monnaie est attribuée à Méphistophélès. Le narrateur Durtal, après avoir repéré la présence du surnaturel dans l'imprévisibilité des événements, se plonge dans une méditation sur l'argent et croit reconnaître au mécanisme de celui-ci, avec en particulier son processus d'accumulation, 《une loi primordiale, [...] une loi organique atroce, édictée et appliquée depuis que le monde existe[3]》. Puis, en passant par une vision naturaliste des pauvres et des nécessiteux face à la question d'argent, il en arrive à un constat pour lui capital :

> Mais où il [=l'argent] devient vraiment monstrueux, c'est lorsque, cachant l'éclat de son nom sous le voile noir d'un mot, il s'intitule le capital. Alors son action ne se limite plus à des incitations individuelles, à des conseils de vols et de meurtres, mais elle s'étend à l'humanité tout entière. D'un mot le capital décide les monopoles, édifie les Banques, accapare les substances, dispose de la vie, peut, s'il le veut, faire mourir de faim des milliers d'êtres!
>
> Lui, pendant ce temps, se nourrit, s'engraisse, s'enfante tout seul, dans une caisse ; et les Deux Mondes à genoux l'adorent, meurent de désirs devant lui, comme devant un Dieu.
>
> Eh bien! ou l'argent qui est ainsi maître des âmes, est diabolique, ou il est impossible à expliquer[4].

Un ton cynique, on le voit, mais au fond assez moralisateur. Néanmoins, loin de se fier à un simple topos romanesque qui, en privilégiant les

passions humaines attisées par l'argent, laisserait de côté le mécanisme monétaire proprement dit, Huysmans reconnaît une loi inhérente aux modalités de circulation et d'accumulation monétaires, pour mettre l'accent sur l'argent placé dans la finance sous forme de capital.

Un autre contemporain de Mallarmé, lui aussi cité dans *Magie*, exploite une thématique similaire. Il s'agit du soi-disant Sâr, Joséphin Péladan. Cet homme pittoresque qui fit parler de lui à cause de ses excentricités, consacre tout un chapitre de son roman (*Le Vice suprême*, 1884) à un krach qui a pour théâtre la Bourse de Paris. De cette élucubration romanesque, il suffit de retenir ici le shéma narratif selon lequel une forte somme (《un demi-milliard》), perdue dans la spéculation financière au milieu de 《l'argot de l'or》 et de 《ses vociférations》, est compensée par 《des lingots d'or》, 《l'or alchimique》 qu'un 《juif portugais[5]》 avait légué à Mérodack, le héros du roman que Péladan appelle par ailleurs 《un prince orphique abstrait》. Il ne peut pas être question, ici, d'établir une liste exhaustive des textes romanesques concernant la thématique de l'argent ; néanmoins, rien qu'avec ces deux exemples, il est à peu près clair que la question de l'économie politique, ou des richesses matérielles, tend à se poser, du moins chez certains, sur le plan de la finance avec un renvoi explicite à l'alchimie ou à la magie en général.

III. L'autre élément qu'il faudrait interroger maintenant, c'est, nous l'avons dit, la conjoncture journalistique sur son versant événementiel. Car, de quoi parle *Magie*, au fait, dans sa version préoriginale?—D'une controverse, pour le moins saugrenue, qui défraya la chronique en ce temps-là : le prétendu meurtre par envoûtement du prêtre lyonnais Boullan, interdit par le Vatican et excommunié par l'archevêque de Paris. Cette affaire provoqua une violente polémique, opposant les

partisans du décédé comme Jules Bois et—on s'y attendait—Huysmans lui-même, à leurs adversaires Stanislas de Guaita, Oswald Wird ou—on le retrouve—Joséphin Péladan, tous les trois rosicruciens. L'animosité, de part et d'autre, explosa surtout en la personne de Stanislas de Guaita, qui provoqua Huysmans en duel, après une interview de ce dernier critiquant la Rose-Croix, publiée dans *le Figaro* du 10 janvier 1893 (deux ans plus tard, de Guaita se battra en duel, cette fois pour de bon, avec Jules Bois qui l'accuse d'un envoûtement homicide dans *le Satanisme et la Magie*). La rumeur donc, dont la répercussion fut amplifiée par la presse, alla toujours grossissant jusqu'à détourner l'opinion publique, ne serait-ce qu'un bref moment, de l'événement socio-politique de loin le plus important, qui n'était rien d'autre que le scandale de Panama[6].

De plus, l'affaire Boullan n'était pas un cas isolé. Tout ce qui touche au démoniaque ou à l'occulte était d'une grande actualité dans la presse. Après le succès de *Là-bas* qui connut cinq réimpressions l'année même de sa publication, les ouvrages suspects se sont multipliés sur des sujets analogues durant toute la dernière décennie du XIXe siècle, prouvant ainsi la vogue assez générale des phénomènes para-psychologiques comme la démonomanie, la possession ou la kabbale[7]. Le plus significatif dans le genre est le *Diable au XIXe siècle* de Léo Taxil, alias Dr Bataille, paru en livraisons, du 20 novembre 1892 au 20 mars 1895, qui, déjà si volumineux, n'est pourtant qu'un maillon dans une grande chaîne de mystifications du même auteur, mystifications toutes destinées à ridiculiser le monde catholique, et toutes fondées sur l'idée de la sorcellerie comme de la démonologie[8]. Est-il superflu d'ajouter que Huysmans était, lorsqu'il travaillait à *Là-bas*, bel et bien victime d'un *canular* belge qui lui fit croire à un prêtre sacrilège, qu'il transposa dans son roman sous les traits d'un célébrant de la messe noire (le chanoine

Docre) et que, malgré les avertissements des amis qui le mettaient en garde, il ajoutait foi aux documents plus que suspects sur le satanisme, fournis—voilà le comble—par l'abbé Boullan lui-même?

IV. Tels sont les deux ordres de faits, apparemment fort éloignés de l'économie politique proprement dite, que Mallarmé établit au point de départ de ses réflexions. Or, il résulte du traitement journalistique des deux conjonctures, qui tend à subordonner le topos romanesque de l'argent à une polémique peu crédible autour du satanisme[9], une partie adverse contre laquelle Mallarmé situe son intervention. Car, la perception mass-médiatique de ces conjonctures est manipulée par un double escamotage : d'une part, les informations concernant l'affaire Boullan essaient, bon gré mal gré, de faire émerger un litige là où il n'y en a peut-être pas, en agrandissant à l'excès la rumeur sur un individu insignifiant ; d'autre part, la presse excitant la curiosité du public avec une affaire qui ne perturbe en rien l'économie dans sa dimension politique, la rumeur en vient à couvrir *le* scandale politico-financier de l'époque. A cet égard, la mystification de Léo Taxil est exemplaire, parce que révélatrice d'une certaine modalité de fonctionnement de la presse. Que les mystifiés de bonne foi aient pris l'essentiel des pseudo-informations pour vrai—ce qui est le propre des rumeurs—, ou que les hautes personnalités du Vatican aient fait semblant de croire à l'affaire, comme le prétend Taxil lui-même[10], pour en tirer un parti propice à la cause politico-religieuse de la chrétienté, cela revient au même : dans tous les cas, c'est parce que les textes du mystificateur ont paru avec la signature d'un personnage fictif, dont l'identité civile était invérifiable, qu'ils ont pu circuler comme une monnaie de bon aloi. A côté de cette caricature réussie des informations, la controverse sur la mort de Boullan apparaît comme une traite jamais honorée : la presse

essaie d'en accréditer les données avec des interviews ou des lettres ouvertes dûment *signées*, mais par là même la crédibilité des renseignements décroît en proportion inverse. Il n'est pas inutile, à cet égard, de se reporter à la loi des 16-19 juillet 1850 sur la presse, qui rendait obligatoire la signature des journalistes pour tout article politique, philosophique ou religieux, et dont Karl Marx évoque les conséquences en ces termes :

> Tant que la presse journalistique était anonyme, elle apparaissait comme l'organe de l'opinion publique innombrable, anonyme ; elle était la troisième puissance dans l'Etat. La signature de chaque article fit d'un journal une simple collection de contributions littéraires émanant d'individus plus ou moins connus. Chaque article fut ravalé au rang d'annonce. Jusqu'alors, les journaux avaient circulé comme papier-monnaie de l'opinion publique, maintenant, ils se réduisaient à des traites de plus ou moins bon aloi dont la valeur et la circulation dépendaient du crédit non seulement du tireur, mais aussi de l'endosseur[11].

Certes, les circonstances politiques qui avaient inspiré à Marx ce parallèle entre les formes monétaires et les articles de presse sont tout autres que celles, anecdotiques, qui ont enfanté une rumeur passagère autour de l'affaire Boullan ; il n'en reste pas moins acquis, ici comme là, que la crédibilité de l'information peut se mesurer, métaphoriquement du moins, en termes de monnaie. Par ailleurs, *Magie* prend le relais d'un texte antécédent (《Avant-dire》 au *Traité du Verbe*, de René Ghil), qui contenait en germe la mise en cause de la logique communicationnelle du langage ; or, faisant un pas de plus par rapport à ce texte qui

s'en prenait au principe de représentation directe du discours mass-médiatique sous l'angle d'une homologie entre le signe monétaire et le signe linguistique, Mallarmé remet en question une certaine logique de la signature telle qu'elle apparaît également chez Marx. Les articles de journaux qu'il condense à coups de citation, tendraient à prouver la faiblesse de la signature dans le rôle normalement escompté, c'est-à-dire dans l'authentification des informations. Ainsi les passages de Jules Bois comme de Huysmans cités à titre d'échantillons de la polémique, loin de《clore le débat[12]》, ne font-ils qu'augmenter la suspicion qu'on est en droit d'éprouver vis-à-vis du bien-fondé, de l'authenticité, ou même de la vraisemblance du litige qui divise en deux camps un certain nombre d'écrivains d'inspiration para-mystique.

V. La situation génétique de *Magie,* elle-même double, révèle ainsi deux parallèles qui confrontent, d'une part, l'occulte et l'économie politique, et, d'autre part, la presse et la rumeur suscitée par un prétendu phénomène magique ; ces parallèles relient en fin de parcours la presse et l'économie politique par la médiation de la magie. De fait, de la non-pertinence de la signature—ce qui équivaut, en termes monétaires, à la défaillance, disons, pour reprendre la métaphore mallarméenne, de《l'effigie》qui n'arrive plus à garantir la monnaie—, dans la polémique au bien-fondé de laquelle on ne croit pas, il semble s'ensuivre que le discours économico-politique, sous sa forme classique du moins, n'est pas crédible, est une *fiducia* privée de tout étalon, dont la circulation n'est assurée que par un accord tacite, ou, pour le dire brutalement, par une croyance :

> [...] l'économie politique : c'est, de cette visée dernière, principalement, que l'alchimie fut le glorieux, hâtif et trouble

précurseur. Tout ce qui se rêva à même, pur, comme faute d'un sol, avant la moderne apparition de la foule, doit être restitué au domaine social. La pierre nulle, qui crée l'or, dite philosophale : mais elle représente, dans la science financière, le futur Crédit, précédant le capital ou le réduisant à l'humilité de monnaie[13]!

Le rapprochement de la 《pierre philosophale》 et du 《crédit》 est un argument à double entente. D'une part, tant que le crédit est pratiqué en fonction de sa crédibilité, c'est-à-dire autant que chez les agents économiques les uns se confient en la solvabilité des autres à qui ils accordent le crédit, il y a soit une mystification potentielle qui peut réduire les agents sociaux à une crédulité sans limites, ou bien—ce qui revient au même quant à la conséquence—l'économie politique perd sa validité scientifique en passant, autour de la notion même de crédit, des catégories, spéculatives, du vrai et du faux à celles, conventionnelles, de la confiance et de la suspicion. Dans ce dernier cas, le fonctionnement régulier du processus économique exigerait l'adhésion des agents sociaux au régime de la confiance, et l'économie politique en serait réduite à un discours idéologique justifiant le processus économico-politique au lieu de l'élucider. D'autre part, en admettant qu'il soit possible de trouver une homologie entre la logique du Grand Œuvre des alchimistes et le crédit comme arcanes de l'économie capitalistique sur le plan de la 《simple Pensée[14]》, les 《vérités》 sur l'économie supposent, comme le remarque Mallarmé, 《de nets, prodigieux, transferts de Songe[15]》 qui, de la même manière que l'opération financière du 《transfert de crédit》, déplacent brutalement ces vérités à un autre, ou plutôt à *l'autre* champ d'investigation, qui dans la perspective mallarméenne ne peut être que la littérature. Aussi la comparaison du crédit à la

pierre philosophale se révèle-t-elle pertinente dans la conception de la littérature comme totalité : l'économie politique, en tant qu'elle est directement liée à la pratique financière, finit par trahir son caractère fictif, apte à représenter l'envers d'un seul et même《besoin[16]》qui porte《pile, le chiffre brutal universel》et sur la《face》duquel serait gravée la《figure sereine[17]》de l'effigie... Voici, pour terminer, un passage, tiré du dernier paragraphe de *Magie*, que nous préférons laisser sans commentaire, pour ne pas étouffer le bruissement parmi le blanc, si caractéristique du texte mallarméen :

> Tangible ou dès que brutalement produit en acte, tout cet appareil de Chimère signifiant pour le littérateur ses titres solitaires innés, vaut, comme musée : mais, quand on ramena son âme à la virginité de la feuille de papier, on n'y installe d'autres blasons[18].

NOTES

(1) Stéphane Mallarmé, *Magie*, in *The National Observer*, le 28 janvier 1893, p.263

(2) *Ibid*.

(3) Joris-Karl Huysmans, *Là-bas*, Garnier-Flammarion, 1978, p.42.

(4) *Ibid*., p.43.

(5) Joséphin Péladan, *Le vice suprême*, Chamuel, 13e éd., 1896, pp.258-265.

(6) 《Or, ce qui se passe, détourna du scandale politique, un moment, l'attention de la presse, je ne sais si vous en êtes informé.》—*Magie*, p.263.

(7) Cf. Jean Pierrot, *L'imaginaire décadent (1880-1900)*, P.U.F., 1977,

pp.103-147.

(8) Cf. Michel Berchmans, *Le diable au XIXe siècle—La mystification du Dr Bataille*, Gérard & Co. Verviers (Belgique), 《Bibliothèque Marabout》, 1973.

(9) 《[...] que cette messe-noire mondaine s'étende à la Littérature, autrement qu'objet d'étude et invoquant la critique, surprend.》 — *Magie*, p.263.

(10) Voir le texte du discours prononcé par Taxil lui-même, daté du 19 avril 1897—Eugen Weber, *Satan franc-maçon—La Mystification de Léo Taxil*, Julliard, coll. 《Archives》, 1964, pp.155-183.

(11) Karl Marx, *Les luttes de classes en France (1848-1850)*, Editions Sociales, 1974, p.162.

(12) *Magie*, p.263.

(13) *Ibid*.

(14) *Ibid*.

(15) *Ibid*.

(16) *Ibid*.

(17) *La Cour*, in *Revue Blanche*, 1er mars 1895, p.226.

(18) *Magie*, p.263.